Pour un jour, un seul jour, des projets de géant.
A-t-il goûté l'amour, il invoque la gloire,
Il veut jeter son nom aux échos de l'histoire;
Il veut traîner un peuple à sa suite, et soudain
Voit ce peuple inconstant le fuir avec dédain.
Puis c'est l'or qu'il envie et qu'il cherche à tout heure
Toujours quelque besoin dans son âme demeure;
Il est ingénieux à se créer toujours
Quelque tourment nouveau qui pèse sur ses jours,
Et sans cesse excité par le feu qu'il recèle
Il marche impatient...Tout à coup il chancelle...

A ses pieds fatigués se met la pesanteur;
Lui qui jadis courait se traîne avec lenteur.
Le but s'est éloigné; pourtant la lasssitude
Cède au même désir, à la même habitude.
Courbé sous le fardeau qu'accumule le temps,
Le voyageur d'hiver marche comme au printemps.
Bien que pour lui la neige ait blanchi la prairie,
Et l'ennui desséché l'illusion fleurie;
Bien que pour lui l'espoir, abusé tant de fois,
Ne fasse plus chanter sa prophétique voix,
Le pèlerin chemine, et de sa main trompée
Croit toucher le sommet de la roche escarpée.
Lorsqu'enfin s'est levé le jour sans lendemain,
Un fantôme voilé lui barre le chemin,
Et de ses bras noueux, il le presse et l'enlace...

Le vieillard éploré prie et demande grâce.
Ah! qu'il voudrait alors,—mais il ne le peut pas,—
Abjurant le passé, retourner sur ses pas,
Mesurer mieux les jours, et désormais plus sage,
Refaire lentement son rapide voyage!
Mais le spectre se rit des larmes et des pleurs...
Dans l'abîme sans fond, creusé par nos douleurs,
Il plonge en se jouant sa victime nouvelle;
Il soulève son voile, et la mort se revèle.
Tel est le dénouement terrible, inattendu,
Qui sur le voyageur est toujours suspendu.
Tout s'en va dans les plis du linceul d'un fantôme.
Le voyage est la vie, et le voyageur—l'homme.

ALFRED DES ESSARTS.